

nouvelles

UNE SAISON AU PURGATOIRE

de part et d'autre de la mort

Krystyna Umiastowska



HYPALLAGE
EDITIONS

Du même auteur

Le Cantique de l'âme

(Poésie, Hypallage Editions, 2014)

Statisme et mouvement

dans le premier théâtre de Claudel

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Essai de poésie expérimentale

(Poésie, Hypallage Editions, 2014)

Au fil des saisons

(Poésie, Hypallage Editions, 2014)

Krystyna Umiastowska

UNE SAISON
AU PURGATOIRE
de part et d'autre de la mort
(nouvelles)

Hypallage Editions

Hypallage Editions
16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 7 mars 2014
Prix : 4,75 €

© 2014 Hypallage Editions
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-37107-020-2

« Je connais bien la forêt et je ne crains pas les fantômes. Ils savent que je les respecte et que je ne suis pas venu pour les chasser. Malheur à celui qui les méprise : il sera changé en ver de terre. »

Hugo Horiot

L'empereur, c'est moi

Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mention légales</u>	04
<u>Citation</u>	05
<u>Daisy</u>	07
<u>Retour au bercail</u>	08
<u>Apparition</u>	12
<u>Le chant du vieux berger</u>	14
<u>Un conte de Noël</u>	18
<u>L'Homme et l'Enfant</u>	22
<u>La vie simple et droite de madame Dupont</u>	25
<u>Le <i>Miserere</i> d'Edmond</u>	29
<u>Le Prince et le Pauvre</u>	34
<u>La communion des saints</u>	43
<u>Victor et Marie</u>	47
<u>Le songe d'Alexandre</u>	52
<u>La mort du poète</u>	56

Daisy

Non, vous n'avez pas acheté un livre en anglais par erreur.
Once upon a time, there was a pretty little flower, growing in the edge of a field. It was a fresh Daisy.

She was happy, because of the sun, because of the birds singing... She was smiling to everybody : to country-men working on the field, to the children going to school...

But, little by little, she realized nobody was paying attention to her. The country-men were intended by their work and their worries : life was rude for them ; children thought about nothing but their homework and their punishments.

Then, gradually, the little flower shut herself up ; she turned down her petals on her face, so she could not see the sadness of the world.

But she could still hear the women quarrelling, the men fighting, the children crying.

So she decided to sink into the ground. She disappeared.

Under the ground, she felt so unhappy and lonely she retired more and more within herself ; she became a tiny seed. She was really too lonely ; oneday, to escape her oppressive solitude, she sprang from the ground and went and took refuge in the heart of another little daisy ; there, she found attention and tenderness men had never given her.

Bien, maintenant reprenons cette histoire à l'envers, et en français.

SOMMAIRE

Retour au bercail

Les jours rallongeaient. Il était quatre heures et demie et le soleil commençait tout juste à décliner. Ses rets d'or caressaient la surface de l'onde et se mêlaient à ce bleu si profond qu'il était un peu effrayant, car il semblait augurer d'une profondeur de flots vertigineuse. Pourtant, lorsque les vagues se retiraient des rochers, en contrebas, l'eau prenait des teintes verdâtres et l'on comprenait que le sol n'était pas loin dessous. Tel un châle de velours, la mer couvrait la surface rocailleuse, puis se retirait, doucement mue par une main invisible. Les reflets se glissaient dans ses plis écumeux, prenant des teintes tantôt jaune d'or, tantôt bleu profond, presque noir.

Elle se sentait petite, toute petite, contemplant ce spectacle depuis la corniche surplombant la baie. L'eau tourbillonnait plusieurs mètres au-dessous d'elle, et les courants multiples se mêlaient, s'opposaient, s'épousaient et se repoussaient, se glissant dans les moindres recoins des petites criques escarpées qui dentelaient le rivage. La mer l'avait toujours attirée, tantôt l'apaisant, tantôt réveillant en elle un appel lointain, venant fouiller au fond d'elle-même les aspirations les plus profondes, entraînant avec elle les passions contradictoires qui sommeillaient jusque-là, les tirant hors d'elle pour les verser dans l'immensité. Cette immensité qui l'avait toujours effrayée, et pourtant c'était cette peur, cette terreur même, qui exerçait sur elle cette fascination.

Durant plus de dix ans, elle avait évité cette rencontre. Elle n'avait osé plonger son regard dans les gouffres bleutés. Elle les avait effleurés des yeux sans jamais permettre à son esprit de s'évader, à son âme de se laisser prendre par la lame, à son cœur de se laisser emporter par la rumeur sauvage, à son être de se laisser happer par le mouvement inlassable et indomptable des éléments. Tel Ulysse craignant le chant des sirènes, et pourtant le désirant, elle avait imposé une ligature serrée à toute sa personne.

Depuis son arrivée dans la région, trois ans auparavant, ou plutôt son retour aux sources, elle ne s'était permis que de gentilles promenades par mer calme, lorsque la mer semble un lac d'émeraude et de turquoise mêlées, et que le soleil vous caresse de ses rayons, complices et taquins.

Et voilà que soudain, elle se tenait là, debout, sur cette côte parfois riante, mais aujourd'hui si sombre, si sauvage, presque hostile. Pourtant, ce n'était pas la tempête, loin de là ; pas un souffle de vent ne faisait danser ses cheveux, retenus par un chignon serré, onduler les plis de sa cape, rougir son nez et ses oreilles. Mais déjà la rumeur des flots avait saisi son âme, créant une brèche dans les remparts qu'elle avait bâtis, usant quelque peu la corde dont elle s'était enroulée. Le soleil disparut soudain derrière les arbres de la côte, et elle fut prise d'un frisson.

Le lendemain, elle était alitée. Elle avait pris froid. Un froid qui la poursuivait. Se lever lui avait été impossible. Elle était comme foudroyée. Elle resta couchée.

Le troisième jour, elle voulut se lever. Il lui semblait que les remous qu'elle avait contemplés la poursuivaient, tourbillonnaient en elle, écumaient à chaque respiration. Et pourtant, elle n'avait jamais eu la sensation de respirer si

profondément. Lorsque son thorax et son abdomen se soulevaient, c'était comme si le monde entier, et tout l'univers des possibles s'engouffraient au-dedans d'elle, fouillant les moindres recoins de son être. Et lorsqu'ils s'abaissaient, des aspirations confuses s'échappaient d'elle. Une sève nouvelle l'habitait, si vivante, si puissante qu'elle se sentait secouée, malmenée. Que sortirait-t-il de tout cela ? Face à cette interrogation, la crainte se mêlait à la confiance, et la certitude que plus rien ne serait comme avant. Une digue avait cédé, plus rien ne pourrait à présent retenir les flots qui l'envahissaient. Elle passait sans cesse du rire aux larmes et des larmes au rire.

Dès lors, elle n'eut plus qu'une idée : reprendre sa rêverie au point où elle l'avait laissée lorsque le soleil avait disparu ; et cependant, elle ne savait si elle y trouverait de l'apaisement ou une nouvelle source de tempête intérieure. Mais elle savait que la clef se trouvait là, au-dessus de ce gouffre, et qu'elle ne pouvait plus revenir en arrière. Il lui fallait l'explication de ce trouble intérieur. Elle était au cœur d'un mystère, et interrompre la recherche risquait de la paralyser à tout jamais.

Cependant, elle n'y retourna pas ce jour-là. Ni le lendemain. Ni les jours qui suivirent.

Le rire l'avait quittée, et son sourire était devenu contraint. Elle souriait par habitude et par discipline, et non plus de cette douce joie intérieure qui l'animait jusque-là. Il lui semblait avoir laissé là-bas, au-dessus de ce gouffre, une partie de son âme, et elle ne parvenait pas à la retrouver, à se retrouver. Elle accomplissait mécaniquement les gestes de la vie quotidienne, faisant s'enchaîner les actions les unes aux autres, meublant le temps, comme pour s'éviter de

penser. La vie lui semblait une succession de tâches fastidieuses à accomplir, d'obstacles à surmonter, de combats à mener, et elle se sentait découragée, faible et démunie devant ces perspectives peu engageantes, dont elle ignorait l'issue. Elle avançait à tâtons, sans savoir où aller, et sans parvenir à retrouver cette mélodie intérieure qui la guidait jusqu'au présent.

Elle aspirait à autre chose. Non qu'elle souhaitât que sa vie changeât, mais qu'elle soit rafraîchie par une douce brise, emplie de notes harmonieuses édictées par une sorte de muse. Elle souhaitait à la fois distinguer l'amer lui signalant le port, et l'étoile qui lui montrerait le large. L'abîme l'attirait et la repoussait tout ensemble. La terre ferme la sécurisait tout en la rejetant vers l'horizon.

Sa respiration ne parvenait pas à s'équilibrer, elle se sentait comme oppressée, comprimée, serrée dans un étouffement d'angoisse. Elle avait peur. De quoi ? Il ne fallait pas qu'elle y retourne. Et pourtant, n'était-ce pas le seul lieu qui pourrait la libérer de cette étreinte offusquante ?

Parfois, il lui semblait cheminer à travers bois, dans un fouillis de végétaux et d'arbres entrelacés. Quand parviendrait-elle à la clairière ? Quand donc la maison accueillante dont elle avait toujours rêvé lui ouvrirait-elle ses bras, afin qu'elle s'y love, s'y enracine, si enfouisse à jamais ?

Elle avait soif, une soif inextinguible. C'est alors qu'elle décida de lever le pied. De se laisser aller. À vivre, tout simplement. Ne plus penser. Ne plus faire. Ne plus courir. Ne plus devoir. Mais recevoir. Recevoir la vie.

SOMMAIRE

Apparition

Elle passa. Longue, svelte en sa robe blanche. Son épaisse chevelure noire prenait au soleil des reflets bleutés. Elle ne marchait pas, elle semblait danser, effleurant à peine le sol de ses pieds délicats. Elle riait, conversant gaiement avec son compagnon, les joues rosies de bonheur et de soleil sous son chapeau blanc.

Elle tourna la tête vers l'homme qui, assis sur le banc, la contemplait, saisi, ébloui, ravi, et ce fut lui qui reçut son sourire éclatant découvrant de petites perles blanches si bien rangées entre les lèvres vermeilles. Leurs regards se rencontrèrent, les yeux couleur d'aigue-marine errèrent machinalement dans les siens, puis retournèrent se poser sur l'horizon. Elle était déjà loin.

Cela avait duré quelques secondes. Et pourtant, l'homme savait que sa vie ne serait plus jamais la même. Toute son existence passée lui apparut soudain étroite, limitée. Un univers s'ouvrait à lui. Il avait suffi d'un astre passant devant ses yeux telle une étoile filante pour que tout ce qui avait composé son quotidien jusqu'à présent lui paraisse absolument dénué de sens. Elle était fée, certainement. Avait-il rêvé ? Quelles étaient les parts du songe et de la réalité ? Il était encore tout retourné par cette vision, tel saint Paul sur le chemin de Damas. Tous ses repères s'effaçaient. Le monde lui semblait receler des mystères cachés, et lui-même se découvrait infiniment plus complexe qu'il n'avait cru l'être.

Que s'était-il donc passé ? Quelques minutes plus tôt, il était assis là, sa petite vie bien huilée, bien organisée. Une inconnue était venue à passer, et voilà qu'il n'était plus sûr de rien et que tout son monde s'effondrait. Fantasma, fantasma que tout cela. Comment peut-on tomber amoureux d'une femme dont on ne sait rien et que l'on n'a fait qu'entra-percevoir l'espace d'un sourire ?

Il quitta le sentier douanier, s'avança sur les rochers, ôta ses vêtements, les laissant derrière lui sur une pierre, et plongea. Il nagea, nagea, nagea. À en perdre haleine :

*Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme... O puissance salé !
Courons à l'onde en rejaillir vivant ! [1]*

Lorsqu'il sortit de l'eau, il était apaisé. Sa vie avait repris son cours normal.

SOMMAIRE

[1] : *Le cimetière marin*, Paul Valéry

Le chant du vieux berger

Le bleu du ciel se faisait plus profond à mesure que les heures s'éloignaient. Une à une, les étoiles s'allumaient dans la voûte céleste. Certains soirs, il semblait à Vieux Berger entrevoir le grand Allumeur de Réverbères qui les faisait scintiller l'une après l'autre. L'une d'entre elles, Sirius, brillait plus que les autres. Elle venait de paraître, après s'être retirée depuis l'aube, depuis l'heure où Vieux Berger sortait ses brebis pour les mener paître.

Vieux Berger aimait beaucoup cette étoile. Jamais il ne se sentait seul, tant que Sirius veillait sur ses nuits.

Vieux Berger acheva de mâcher consciencieusement son oignon, son quignon de pain et son petit fromage au thym. Il rangea soigneusement les restes de son dîner, rassembla les braises dans l'âtre, puis s'étendit sur son lit de paille, roulé dans sa peau de chèvre. Son chien vint se coucher non loin de lui et ne tarda pas à ronfler. Ses précieuses brebis se serraient les unes contre les autres, s'endormant peu à peu.

Au loin, on entendait couler le ruisseau. Or, il semblait à Vieux Berger que ce chant familier s'accompagnait ce soir d'une mélodie inhabituelle, comme un ruissellement frais et musical qu'il n'avait encore jamais entendu. Il eut envie de prendre l'air de la nuit. Il se leva, décrocha du mur sa grande et lourde pèlerine et s'en enveloppa. Puis il saisit sa crosse et son fusil à pierre. Il ne laissait jamais seules ses brebis, mais ce soir l'appel de la nuit fut plus fort, et il en confia la garde à son bon chien fidèle.

Il dirigea son pas pesant vers le ru mélodieux, guidé par ce chant merveilleux, ces voix douces et féminines, espiègles, cristallines, rieuses et harmonieuses. Écartant des brindilles, il découvrit avec ravissement tout un peuple miniature et féérique, le peuple des nymphes des bois, qui prenaient leur bain dans les eaux. Elles avaient la taille d'un dé à coudre et étaient vêtues de fraîches mousselines vertes et jaunes et de voiles vaporeux, chapeautées de coques de noisettes, leurs longs cheveux soyeux défaits sur leurs frêles épaules, et leurs ailes transparentes frémissant dans leur dos. Elles se poursuivaient de caillou en caillou, entre les pierres du ruisseau, dans un ruissellement de rires argentins, laissant derrière elles une traînée lumineuse et scintillante. Vieux Berger les contempla un moment, ravi, puis se retira discrètement, comme s'il avait surpris un spectacle dont la contemplation ne lui était pas permise.

Mais il s'aperçut que la mélodie continuait, venant de plus loin encore. Il s'enfonça vers le fond des vallées. La crête des montagnes se devinait au loin, le souffle de la fée Estérel se répandant sur les monts et les vaux. Une étoile filante passa dans le ciel noir pailleté d'astres scintillants. Mais la nuit n'est jamais noire, tout berger le sait. Il avançait d'un pas sûr. La mélodie captivait son âme. Son pas se faisait plus léger, il galopait presque.

Il chercha des yeux son étoile. Mais cette nuit, phénomène étrange, Sirius n'était pas la plus brillante des étoiles. Il lui semblait que des centaines et des milliers d'autres étoiles brillaient tout autant. Et ces étoiles chantaient. Ce n'étaient pas des étoiles, c'étaient des êtres ailés, transparents comme le tulle, scintillants comme la Voie lactée. Des

milliers de voix s'entremêlaient, et chacune suivait sa propre mélodie, sa mélodie intérieure. Et toutes ces mélodies formaient une merveilleuse harmonie qui emportait l'âme.

Vieux Berger ne bougeait plus. Cette symphonie emplissait son être et réchauffait son vieux corps. Il comprenait peu à peu l'essence de ce chant, cette explosion cristalline de joie, de ravissement, annonçant une grande nouvelle. Vieux Berger ne savait de quelle nouvelle il s'agissait, mais peu lui importait. Une grande paix le gagnait et l'imprégnait. Il resta en contemplation une grande partie de la nuit.

Sortant peu à peu de son extase, tandis que le ciel bleuisait et que la rosée perlait, il pensa alors à ses chères brebis et, confus, voulut reprendre le chemin de la bergerie. Mais il aperçut non loin du hameau une lueur inhabituelle dans l'étable de Tonin. Et une douce musique s'en échappait, cette même mélodie qui l'avait attiré hors du logis, et qui n'était pas le chant du ruisseau, et qui n'était pas le chant des nymphes, et qui n'était pas le chant des anges. Il s'approcha, osa un regard, entrevit un homme endormi, qui ronflait pesamment. Et ce ronflement accompagnait la mélodie, mais il n'était pas la mélodie. Un ânon et un gros bœuf laissaient échapper bruyamment le souffle de leurs naseaux, et ce souffle accompagnait la mélodie, mais il n'était pas la mélodie. Tout près de l'homme endormi chantait en souriant une très belle jeune fille à peine sortie de l'enfance. Et son chant s'élevait doucement dans le frais matin de solitude et de silence :

*Dors, ma colombe,
Quand le soir tombe,
On voit s'ouvrir*

*Le grand ciel bleu.
Chantez beaux anges,
Bercez l'enfant
Qui dans ses langes
Rit en rêvant...*

Ce chant merveilleux et pur, débordant de tendresse maternelle, berçait le sommeil d'un tout petit enfant couché... dans une mangeoire garnie de foin. Mais la voix de la toute jeune maman ne faisait qu'accompagner cette autre mélodie, celle du gazouillement du tout petit. Et dans ce frais gazouillement, Vieux Berger reconnut le chant qui l'avait amené ici. Vieux Berger, agenouillé par l'émotion devant ce petit être, était devenu en son cœur un tout petit berger, un petit frère du nourrisson.

Il finit par se lever, prit congé, et s'en retourna vers ses petites brebis et son bon chien, qui avaient bien compris que quelque chose de merveilleux se passait cette nuit, les animaux sentent cela, et s'étaient bien gardés de troubler le calme des collines. Avant de partir, Vieux Berger avait déposé sa chaude pèlerine sur l'enfant pour le couvrir et le réchauffer. Et l'enfant lui avait offert à son tour un merveilleux sourire, et une douce mélodie qui habitait désormais son vieux cœur de berger, un cœur simple, léger et joyeux, parce qu'un tout petit enfant l'avait bercé le temps d'un rêve.

SOMMAIRE

Un conte de Noël

Titounet contemplant la crèche installée sur la petite table dans un coin de sa chambre. Tout y était : les bergers, les bergères, les moutons, le meunier, les poules, les poussins et même... Monsieur le Maire avec son écharpe tricolore. Maman disait qu'il fallait l'y mettre, parce qu'il n'irait pas s'y mettre de lui-même. La petite veilleuse électrique brillait doucement à l'entrée de l'étable, Marie et Joseph veillaient leur petit poupon, les rois mages ne tarderaient pas à venir en caravane peupler le décor de mousse, de brindilles et de pommes de pin.

Dehors, la nuit était tombée, les gens se serraient bien au chaud dans les appartements et les maisons. Une odeur suave s'échappait de la cuisine où Maman préparait le dîner. Papa allait bientôt rentrer. Titounet regarda son souffle embuer la fenêtre, puis il se dirigea vers ses joujoux : « Bonne nuit, Nounours. Mets-toi bien au chaud dans ton petit berceau. Voilà. » Il vérifia que les petites voitures étaient bien garées, chacune à sa place, dans le garage miniature. Il mit en marche sa boîte à musique et écouta, ravi, la joyeuse mélodie qui s'en échappa. Maman n'allait pas tarder à l'appeler pour dîner. Les pieds douillettement enfouis dans ses petits chaussons, sa robe de chambre nouée sur son pyjama, il revint s'asseoir sur son petit tabouret, devant le paysage merveilleux arrangé par Papa, Maman, et Titounet lui-même à l'approche de Noël.

Depuis, la veillée de Noël était arrivée, on avait chanté de beaux chants à l'église, si beaux que Titounet s'était endor-

mi. En berçant le petit Jésus de leurs voix, les grandes personnes de la chorale avaient réussi à l'endormir lui aussi ! Et Titounet, de bon matin, s'était réveillé dans son petit lit, bien au chaud sous sa couverture. Quelle surprise de découvrir, sous le grand sapin étincelant du salon, les merveilleux cadeaux qui y avaient été déposés : c'est ainsi que le garage, le nounours et des surprises encore et encore étaient venus garnir sa jolie chambre à coucher.

Un bol de chocolat fumant, des brioches, des mandarines, avec des papillotes, l'attendaient à la cuisine. Puis, il avait voulu vérifier ce qu'on lui avait dit, que le petit enfant était né et qu'il était venu prendre sa place dans la crèche, entre l'âne et le bœuf.

Ce soir, Titounet regardait le petit bébé couché sur la paille, tout nu dans sa mangeoire. Marie enveloppait l'enfant d'un chaud regard débordant de tendresse. Joseph se penchait vers lui d'un air protecteur et affectueux. L'âne et le bœuf faisaient de leur mieux, avec leurs naseaux, pour le réchauffer. Les brebis se serraient contre lui pour lui faire un manteau.

Mais le petit Jésus semblait bien démuné aux yeux de Titounet, bien emmitouflé dans ses douillets vêtements de nuit, gâté et choyé par un papa et une maman qui l'aimaient tant et ne l'auraient jamais laissé prendre froid. Titounet pensait aussi à ce monsieur de l'âge de son grand-père, assis sur le trottoir au pied de l'immeuble, tendant timidement un gobelet en plastique pour s'excuser que sa maigre retraite ne lui suffise pas pour vivre décemment. Cela, Titounet l'ignorait. Il savait juste que Maman lui donnait toujours, en sortant de l'immeuble, une petite pièce qu'il déposait dans

le gobelet du monsieur qui n'avait pas assez de sous pour avoir un toit sur la tête et à manger dans son assiette. Et le regard du monsieur s'illuminait. Oui, mais là, dans la crèche, le petit Jésus, que ferait-il d'une pièce d'argent presque aussi grande que lui déposée sur la paille ?

Oh, comme Titounet se sentait grand et encombré de lui-même devant ces petits personnages déposés sur la table. Il aurait aimé boire la potion d'*Alice au pays des merveilles*, et devenir petit, tout petit, blotti dans la mangeoire près du petit Jésus. Il l'aurait recouvert de sa robe de chambre, et tous deux se seraient endormis l'un contre l'autre, comme deux frères qu'ils étaient, Maman le lui avait bien expliqué. Oui, mais voilà, les potions, ce n'est que dans les livres d'images et les dessins animés. Dans la vraie vie, les potions, ce sont des espèces de sirops infâmes que l'on vous force à ingurgiter pour faire cesser la toux, et elles n'ont aucun effet sur la taille des petits garçons.

Titounet en était là de ses réflexions lorsque Maman vint le chercher pour le dîner. Papa rentra, et Titounet se pendit à son cou. Et puis, ce n'était pas tout ça, les réflexions, cela creuse, et Titounet avait mangé sa soupe de bon appétit. Et puis les réflexions, cela fatigue aussi, et Titounet s'était endormi sans plus penser à son problème de potion, de taille, de froid, et tout, et tout. Plus que cela, lorsque Papa et Maman étaient venus le border dans son petit lit, Titounet n'avait plus du tout l'impression d'être si grand que ça. Il s'était même senti petit, si petit... si bien... zzzz...

Un nouveau jour s'est levé, un peu moins froid que la veille. Le monsieur est là, sous le porche, avec son gobelet et ses piécettes. Titounet lui glisse sa petite obole, et lui sourit, à ce monsieur qui ressemble à son grand-père. Et

aujourd'hui, le monsieur parle. Une petite phrase timide, adressée à Maman : « Votre petit a un sourire, Madame !... Ça réchauffe le cœur. »

Toute la journée, Titounet repense à cet épisode matinal. Et ce soir, devant la crèche, il fait sa prière entre Papa et Maman. Il regarde le petit bébé dénudé qui lui sourit et lui tend les bras. Et Titounet sourit à son tour, de son plus beau sourire. Alors, on dirait que le sourire du poupon de la crèche s'agrandit, s'agrandit, et que ses petits bras se tendent tant qu'ils semblent vouloir l'enlacer. Titounet a compris : son sourire a réchauffé le cœur du petit Jésus.

« Ce jour-là, j'ai compris que le petit Jésus me demandait mon sourire. Plus tard, j'ai compris que Le Christ me demandait plus que cela : Il réclamait mon cœur tout entier. Voilà comment je suis devenu prêtre », concluait le Père Sourire, comme on avait surnommé le missionnaire pauvre chez les plus pauvres.

SOMMAIRE

L'homme et l'enfant

L'homme est assis là, sous le porche. Seul. Invisible. Il tend la main aux passants. Dans un geste machinal, inutile. Pour se donner une raison d'être là. Ombre immobile.

Un enfant passe, et le regarde. Depuis quand l'homme n'a-t-il donc plus rencontré le regard d'un autre ? L'enfant plante ses yeux limpides dans les siens. Ô innocence. Regard qui le renvoie à sa misère passée, son désespoir lorsque sa femme l'a quitté, son refus de continuer à se battre, l'alcool, la perte de son emploi, les huissiers, la rue...

« Bonjour, Monsieur. Tu attends quelqu'un ? » Pas de réponse. « Je peux m'asseoir à côté de toi ? » Silence. L'enfant s'assoit. « Pourquoi t'es tout seul, toi ? » L'enfant sort un sandwich de pain de mie à la confiture de son cartable. « Tu en veux ? » Déjà, il le partage en deux et lui tend la moitié. « C'est bien tentant, pense l'homme. Mais ça va me donner soif, après. » Il ne veut pas blesser l'enfant. Il accepte. L'enfant mange avec appétit. « Maman dit toujours que quand on a quelque chose, et que quelqu'un, à côté, il n'en a pas, ça veut dire qu'on en a trop, alors il faut lui en donner un peu. » Temps de silence. « Pourquoi tu parles pas ? T'es malheureux, dis ? » L'enfant sort un petit jus de fruit. « Tiens, bois. Je boirai ce qui reste. » L'homme boit un peu.

Juste ce qu'il faut. Il rend le jus à l'enfant.

« Grand-père, il dit que les gens, quand ils parlent pas, c'est parfois parce qu'ils en ont trop à dire. Alors, toi, tu dois en dire, des choses, dans ton cœur. Moi, la maîtresse, elle dit toujours que je parle trop. » Et l'homme répond enfin : « Tu

ne parles pas trop, petit. » L'enfant sourit, étonné. Ça, on ne le lui avait encore jamais dit. Il regarde sa montre. « Oh, là, là ! On va me gronder. Il faut que je rentre. C'est où, que tu habites, dis ? Tu seras là, demain ? Je viendrai. » L'enfant s'éloigne.

L'homme reste seul. A-t-il rêvé ? Tout s'est passé si vite. Le voilà seul à nouveau. Une douce chaleur envahit son cœur, tandis que la morsure du froid le transperce. Il compte ses trésors. L'enfant l'a vu, l'enfant l'a regardé, l'enfant lui a souri. L'enfant lui a parlé. L'enfant lui à donner à manger, et à boire. L'enfant lui a réchauffé le cœur jusqu'à l'âme. Alors, maintenant, il sait. Il existe. Il n'est pas qu'une ombre prostrée dans le froid de Paris. Il existe. Alors, s'il existe, peut-être que quelqu'un, là-haut, le recueillera, lorsqu'il ne pourra plus lutter ?

Ce matin, on a emporté son corps. Un fait divers dans le journal. Un SDF retrouvé mort de froid sous un porche. Juste avant un autre titre : les bouches de métro fermées la nuit pour que les clochards ne viennent pas s'y réchauffer.

L'homme ouvre les yeux. Il entend une douce voix très pure, une voix de femme, toute tendresse : « Sois le bienvenu. Viens, nous t'attendions. » Quelqu'un se tient à côté de la dame. Un être au regard plein de douceur, qui ne l'accuse pas, ne l'accable pas. Un regard qui relève. Et qui lui tend la main. Cette main... Oh... C'est la main de l'enfant.

L'homme met sa main usée dans la main tendue. Tout est fini.

« Maintenant, tu vas te réchauffer, te reposer.

— Mais, Seigneur, je ne le mérite pas.

— Je ne te demande pas de le mériter. Tu ne le pourrais pas. Aime-moi, c'est tout.

- Seigneur, tu es mon tout.
- Entre dans la paix, la joie et la lumière... Nous t'attendions... Nous t'attendions... »

SOMMAIRE

La vie simple et droite de Madame Dupont

Monsieur et Madame Dupont étaient des gens simples et honnêtes. Ils avaient économisé toute leur vie, se privant de sorties et de restaurants, se rendant consciencieusement à leur travail et l'accomplissant avec cœur. Ils avaient fort bien élevé leur fils unique qui, marié à son tour, leur avait donné deux beaux petits-fils.

Arrivés à l'âge de la retraite, ils avaient pu s'offrir la maison dont ils rêvaient en Normandie. Et pour s'occuper et s'aérer les esprits, Madame Dupont, considérant qu'il n'est pas de sot métier, mais qu'il n'est que de sottes gens, se mit à faire des ménages à droite et à gauche. C'est ainsi qu'elle connut la famille Langlois.

Chaque matin, fraîche et pimpante, elle grimpa à pied la longue côte qui la séparait de la maison des Langlois, sonnait à neuf heures pile à l'interphone, grimpa les marches du jardin, posait son manteau, enfilait ses chaussons et son tablier, et se mettait aussitôt à frotter, astiquer, épousseter, encaustiquer, parcourant les étages telle une petite souris. Et lorsque Madame Langlois s'affolait devant la quantité de travail qu'elles auraient à fournir à elles deux d'ici le retour de l'école des six enfants pour le déjeuner, Madame Dupont, de sa petite voix, prononçait ces paroles apaisantes, qui avaient sur Madame Langlois l'effet d'une formule magique : « Tout se fera, Madame Langlois. Tout se fera. » Et tout se faisait en temps voulu.

Madame Dupont faisait en quelque sorte partie de la famille, et l'attachement était réciproque, mais sa préférence

allait au petit dernier, Monsieur Marc, comme elle l'appelait. Et Monsieur Marc devint bientôt « mon petit Marc ». Mais le petit Monsieur Marc n'aimait pas du tout qu'elle l'appelle ainsi, car il était déjà grand. Douze ans, pensez-vous !

Or, depuis quelques jours, Madame Dupont se plaignait d'une grande fatigue, et de douleurs dans la jambe. Un matin, elle ne sonna pas à la porte. Elle avait eu une attaque, un caillot de sang qui s'était perfidement présenté depuis la jambe jusqu'à son cerveau. Son côté droit resta paralysé.

Madame Dupont était une femme courageuse, elle l'avait plus d'une fois prouvé à travers son discret et simple héroïsme de tous les jours. Cette fois, elle força l'admiration de son entourage. À force de volonté, elle parvint, au fil des années, à retrouver un peu de motricité dans la jambe, et à se déplacer à l'aide d'un déambulateur, puis d'une simple canne à trois pieds. Le bras, en revanche, ne fonctionnait plus.

Au début, son mari prit vaillamment la relève pour les courses, la tenue de leur appartement, la préparation des repas, les soins à accorder à sa petite femme, sans compter les petites douceurs qu'il ne manquait pas de lui acheter de temps à autre, et qui sont si importantes pour une malade. Si jamais d'aventure elle avait pu s'interroger sur l'amour de son époux à un moment ou un autre de leur vie de couple, le doute ne lui était désormais plus permis ! Mais Monsieur Dupont n'avait pas l'habitude, tout cela était nouveau pour lui, et il finit par s'éteindre de fatigue et d'épuisement au cours d'un séjour dans leur maison de Normandie. Madame Dupont, incapable encore de se mouvoir, passa une longue et dure nuit, son mari mort à ses pieds. Elle obtint, grâce à l'empressement de son fils et de sa belle-fille, un petit

appartement dans une maison de repos, non loin du couple. Elle essayait de se faire la plus petite possible, s'il était possible pour elle de devenir encore plus petite qu'elle ne l'avait toujours été, afin de ne pas encombrer leur vie.

Elle avait espéré pouvoir revenir travailler chez Madame Langlois. Mais elle finit par se rendre à l'évidence : ce ne serait plus possible. Le chagrin fut grand de part et d'autre. Elle eut cependant la joie d'assister aux mariages de cinq des enfants Langlois. Mais sa plus grande joie fut le mariage de monsieur Marc, auquel elle se rendit en compagnie de son fils et de sa belle-fille. Elle s'était faite belle, et sa belle-fille l'avait emmenée s'acheter une nouvelle robe. Elle rayonnait de joie intérieure malgré sa fatigue, et fut tout heureuse de pouvoir dire à son préféré, d'un air malicieux : « Toutes mes félicitations, mon petit Marc. » Et le petit Monsieur Marc, qui n'était plus petit du tout, sourit d'un air amusé et ému. Elle eut encore la joie de féliciter son cher Monsieur Thomas, qui se mariait à son tour quelques mois plus tard, après quoi elle s'éteignit, sans souffrir, au cours de son sommeil afin de ne déranger personne.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle vit son mari qui se tenait devant elle, jeune et beau comme au temps de leurs fiançailles. Elle s'avança vers lui sans difficulté et lui tendit les bras. Pourtant elle n'avait plus de corps, elle l'avait laissé sur la terre. Ils lui baisa tendrement la main, puis ils s'étreignirent longuement. Il voulut l'entraîner. Elle le retint. « Attends », murmura-t-elle.

Sur terre, Madame Langlois était ébranlée par le décès de sa vieille amie. Sa fille unique, Mathilde, était heureuse, car elle sentait Madame Dupont en paix. Mais elle voulut consoler sa mère. Elle se rendit chez le fleuriste du coin. Des

bouquets, plus merveilleux et parfumés les uns que les autres, s'épanouissaient devant ses yeux. Mais son cœur lui dicta de s'approcher du comptoir, et de cueillir dans un vase une rose petite et discrète comme l'avait été Madame Dupont tout au long de sa vie. Mathilde s'en revint à la maison et offrit la rose à sa mère, une rose de la couleur qu'aimait cette dernière. Et devant l'émotion de sa maman, Mathilde comprit et ajouta : « C'est de la part de Madame Dupont. »

Or, Madame Dupont, de là-haut, assistait à la scène. Lorsqu'elle vit la rose orner la coiffeuse de Madame Langlois, elle sourit et rejoignit son époux qui l'attendait. Il l'avait attendue plusieurs années, il pouvait bien l'attendre encore un petit moment. Elle lui sourit, et il l'emmena folâtrer dans les vertes prairies éternelles.

SOMMAIRE

Le *Miserere* d'Edmond

Edmond, journaliste de son métier, était venu passer la Semaine sainte dans un monastère isolé, chargé par son rédacteur en chef d'écrire un article sur l'Office divin. Le Vendredi saint au petit jour, il s'installa, comme à son habitude, au fond de la chapelle obscure et froide, carnet en main. Il avait déjà assisté à l'office des ténèbres la veille au matin, ainsi qu'à tous les autres offices. Il reprit sa prise de notes. Depuis la veille au soir, un chœur de jeunes chanteurs étaient venus soutenir de leurs voix la prière des moines, ce qui lui fournissait un peu de fraîcheur pour son reportage, qui s'avérait bien ennuyeux. Il n'avait qu'un désir, c'était que cette semaine se termine au plus vite, et qu'il puisse retrouver la vie trépidante de la capitale et son appartement confortable, l'article tapé, rendu, imprimé et clos pour toujours.

Sur l'autel entièrement nu, sans la moindre nappe le recouvrant, se dressait la croix – la veille couverte d'un voile noir et aujourd'hui dépouillée – et six chandeliers surmontés de cierges de cire jaune. Le Saint Sacrement avait été retiré la veille du tabernacle. Au pied de l'autel avait été placé un grand chandelier triangulaire supportant quinze cierges, tous allumés. Au milieu du chœur se trouvait un pupitre supportant un grand bréviaire. Les quelques retraits, ainsi que les deux ou trois vieilles dames du voisinage fidèles au monastère, prirent place peu à peu sur les bancs hostiles.

Les moines entrèrent lentement, se prosternant deux par deux devant l'autel. Le père abbé alla occuper la première place du chœur. Neuf jeunes garçons suivaient la procession

et vinrent prendre place à leur tour dans les stalles. « Dieu vient à mon aide ! », implora le père abbé. « Seigneur, viens vite à mon secours ! », répondit le chœur des moines. Et tous se prosternèrent en louant Dieu : « Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, pour les siècles des siècles, amen ! » Les neuf garçons entonnèrent les antiennes et l'office débuta. Les prières succédèrent aux antiennes, et les antiennes succédèrent aux prières. Edmond, dont l'ennui allait croissant depuis le lundi, ressentit un soudain revirement de toute sa personne. Il fut pris de frisson, n'osant bouger un membre. La musique l'enveloppait peu à peu, le fouillait au fond de son être, le plongeait en lui-même tout en le tirant hors de lui. Aucun instrument, pas même un orgue ou un harmonium, ne venait accompagner les chanteurs. Et chaque fois, les belles voix pures et cristallines des jeunes garçons s'élevaient, répondant aux voix graves des moines, et il lui semblait que les anges, auxquels il avait toujours prétendu ne pas ajouter foi, venaient unir leurs voix aux belles voix, si pesantes et humaines, de ces hommes donnés à Dieu.

Edmond consulta sa feuille d'office, et lut que le moment était venu du *Miserere* d'Allegri. Il connaissait ce morceau de musique italienne à neuf voix, composé en 1638 pour les enfants du chœur pontifical de la chapelle Sixtine. À l'époque, il n'existait aucune partition écrite du *Miserere*. La musique se transmettait oralement, et le morceau n'était interprété qu'une fois l'an, le Vendredi saint. Il existait cependant un manuscrit, mais il était conservé dans les archives du Vatican. Or, voilà qu'un jour de 1770, Mozart, alors âgé de quatorze ans, de passage à Rome, assista aux

offices du *Triduum pascal*, retint le morceau de mémoire et, transporté, le retranscrivit aussitôt en partition, bravant la menace d'excommunication pesant sur toute personne convoitant la partition de cette musique.

Les jeunes garçons se levèrent. Leurs neuf voix s'unirent pour implorer Dieu en latin :

*Pitié pour moi, Dieu, en ta bonté,
En ta grande tendresse efface mon péché,
Lave-moi tout entier de mon mal
Et de ma faute purifie-moi.*

La pureté de ces voix semblait laver Edmond tout entier. Toute sa faute, toute sa misère lui semblaient suer par tous les pores de sa peau. Il se sentait sale, si sale, à mesure que l'eau du remords coulait en lui. Et plus l'eau coulait, plus sa misère semblait l'envahir, comme un corps malade avant la guérison, qui sent l'inflammation enfin se manifester, dévoilant la présence du microbe si longtemps caché. Et voilà que, du sein de ces voix mêlées, l'une d'entre elles s'élança vers la voûte, escaladant les notes avec une facilité et une légèreté stupéfiantes. La voix s'élevait haut, toujours plus haut, redescendant légèrement, planant, puis s'élevant de nouveau, semblant vouloir abolir la distance séparant le monde terrestre et le monde céleste, les univers visible et invisible.

Puis la voix redescendit doucement par paliers, et regagna la nef. Et les neuf voix s'unirent de nouveau :

*Car mon péché, moi, je le connais,
Ma faute est devant moi sans relâche ;*

*Contre toi, toi seul j'ai péché,
Ce qui est mal à tes yeux je l'ai fait.*

La honte et le remords avaient cédé la place chez Edmond à la lucidité claire et froide. Oui, son péché, il le connaissait, il avait vécu avec lui de longues années, hébergeant cet hôte indésirable et pourtant familier, que l'on finit par ignorer.

Et de nouveau la voix s'éleva, emportant avec elle la misère fébrile d'Edmond, stagnant un moment sous la voûte, revenant reposer un court instant bien au-dessus de l'assemblée, s'envolant encore dans un nouvel élan, et redescendant dans la paix, habitée d'une chaude présence.

Les versets se succédaient, et l'âme d'Edmond, accablée, se relevait à mesure que la voix montait. Et lorsqu'elle redescendait vers lui, c'était toujours comme si elle apportait avec elle le regard d'un Être qui ne le jugeait pas, mais ne lui épargnait pas non plus la claire conscience de sa laideur intérieure. Et de verset en verset, le cœur d'Edmond se lavait, se purifiait, et accueillait peu à peu l'amour de Dieu. Le carnet avait glissé de ses mains et gisait sur le sol.

Les psaumes alors se succédèrent. Après chacun d'eux, l'un des moines, à l'aide d'un éteignoir, mouchait l'un des quinze cierges de cire jaune. Ce fut d'abord le dernier cierge qui se trouvait du côté de l'évangile sur le chandelier. À la fin du second psaume, il éteignit le dernier du côté de l'épître, et ainsi de suite à la fin de chaque psaume : le cierge du milieu resta allumé jusqu'à la fin de l'Office. Et le regard d'Edmond se fixa peu à peu sur cette unique flamme, comme le capitaine d'un bateau ivre cherche le phare dans l'obscurité de la nuit et de la tempête. Et peu à peu, les moines, les enfants, les objets, l'église disparaissaient.

Edmond se trouvait seul, nu, face à son Dieu, tandis que l'Office suivait son cours.

Le moine préposé aux cierges prit, au sommet du chandelier, le quinzième cierge qui était resté allumé. Les autres moines se mirent à genoux. Le porteur de flambeau disparut alors derrière le maître autel. Les prières reprurent à voix basse. Soudain, le père abbé frappa de la main sur son livre, et les moines l'imitèrent, créant une rumeur, jusqu'au moment où le cierge allumé reparut de derrière le maître autel. Alors, le bruit cessa. Le moine éteignit le cierge, et le déposa à la crédence. Hommes et enfants se retirèrent dans le même ordre qu'ils étaient venus, laissant Edmond épuisé, vidé, dépouillé... mais si heureux.

SOMMAIRE

Le prince et le pauvre

Titre emprunté à Mark Twain.

Petite, Ophélie riait aux couleurs, chantait au soleil, aimait tout ce qui est beau, coloré, parfumé. Elle contemplait les papillons aux mille nuances, admirant leur légèreté ; elle comptait les points des bêtes à Bon Dieu, composait des bouquets à n'en plus finir. Elle se délectait du gazouillis des oiseaux, du crissement des cigales, et s'endormait, l'été, bercée par le chant des crapauds.

Lorsqu'elle entra à l'école, elle se mit à apprendre avec délectation les « récitation » imposées, poèmes tous plus charmants les uns que les autres. Elle se mit à dévorer des livres dès qu'elle sut lire. Elle dessinait sans cesse tout ce qui captait son regard, puis remplissait les espaces de toutes sortes de couleurs. Elle contemplait avec ravissement sa boîte de crayons de couleur, variant leur disposition pour mieux les assortir. Elle retenait les noms magiques de ses tubes de gouache : indigo, magenta, cobalt... Elle composait de petites chansons pour exprimer la joie qu'elle avait dans le cœur.

Vinrent les années collège. Elle tomba amoureuse de son livre de chimie. Non pour les formules, incompréhensibles pour elle, mais pour les jolies photos colorées de tubes à essai, avec leurs contenus aux nuances infinies. Elle découvrit avec passion les écrivains, les poètes, les peintres, les musiciens. « La musique est l'art d'assembler les sons d'une

manière agréable à l'oreille. » Cette phrase la fascinait : comment pouvait-on exprimer si simplement un processus de création qui vous prenait au plus profond de vous-même ? Elle l'apprit par cœur.

Au théâtre, elle se laissait transporter par le seul poids des mots. Cyrano, Figaro, Rodrigue la faisaient voyager au pays du verbe. Elle dévorait les traités de versification, vibrerait sur trois notes assemblées, fût-ce celle de verres s'entrechoquant. Elle aimait aussi les paysages verdoyants, la mer à l'infini, les soleils levants ou couchants, les nuances des saisons. Dans le métro ou le bus, elle contemplait les visages, y recherchant leur beauté cachée, leur vérité, l'essence de leur regard. Elle apprit à les dessiner. Elle écoutait des émissions de radio très sérieuses et ennuyeuses, pour le seul plaisir de se laisser porter par les modulations des voix profondes.

Elle admirait la beauté des actrices des années 50, cherchait à imiter leurs gestes inimitables, s'appliquant à ne pas dévaler l'escalier quatre à quatre, mais lentement, gracieusement. Elle portait la coupe à ses lèvres comme elle leur voyait faire. Lorsqu'elle mettait un air de musique, elle se laissait mouvoir par les sons, et son corps l'entraînait dans des ondulations irrésistibles qui la ravissaient. Elle apprit à danser, découvrit le plaisir de se vêtir avec goût, de se maquiller. Elle s'essayait à toutes sortes de styles vestimentaires, au gré des humeurs. Elle découvrit le plaisir de plaire et de se laisser séduire.

Elle se délectait de chœurs d'enfants qui lui ouvraient les splendeurs de la contemplation ; elle saisissait l'âme des peuples à travers leurs musiques, voyageant ainsi depuis les steppes d'Asie centrale jusqu'aux hauts plateaux de Bolivie,

à dos de condor. Le cinéma lui ouvrait l'univers de l'image, du dialogue, du scénario, lui dévoilant les mystères de l'âme humaine. Elle dévorait des recueils entiers de poésie, déchiffrait avidement de vieux carnets de chants du folklore.

Elle dansait sur tout. Certaines musiques, cependant, agissaient sur elle de façon étrange, lui ouvrant les portes de la passion, de la liberté, semblant abolir toutes les limites, déversant en elle des courants sulfureux et subversifs qui réveillaient son corps et ses sens, mais qui laissaient son âme nerveuse, inquiète, troublée. Peu à peu, elle se détacha des couleurs, découvrit la beauté et la profondeur du noir, et se mit à fréquenter des groupes gothiques, poussée toujours plus avant dans sa recherche de la beauté absolue, cherchant à se dépouiller d'artifices qui lui semblaient puérils. Lorsque ses amis non initiés la visitaient, elle avait pour consigne de retourner ses toiles face contre le mur, afin de leur épargner la contemplation de son poulet crucifié avec un roulement à billes à la place de l'œil. C'était d'ailleurs la seule œuvre que l'on pouvait décrire, car pour les autres il était difficile de nommer ce qu'elles représentaient, mais l'impression qui s'en dégageait était forte, trop forte. Pour se cacher sa désespérance, elle voulut essayer la drogue... le spiritisme... le suicide... Mais un amour la ramena à temps vers le monde réel.

Elle réapprit à aimer toutes ces choses qu'elle avait méprisées comme superflues et qui font les joies simples de la vie. Mais lorsque son ami la quitta pour le monastère, elle voulut le rejoindre dans sa démarche spirituelle. Son passage par le satanisme l'avait éveillée à la mystique. Elle plongea dans la foi catholique à corps perdu, dévora les règles de monastères, les écrits mystiques de tous poils, sans discerne-

ment. Elle se mit à copier des icônes. Après des mois d'éblouissement, elle connut la sécheresse de la nuit de la foi... et déserta l'Église.

Elle jugea qu'elle avait suffisamment perdu son temps et qu'elle devait se rendre utile à son prochain. Entraînée par des amis, elle erra quelque temps au café *Le Templier*, rue de l'Hôtel de Ville, dont le patron ne s'était pas coupé la barbe depuis la Révolution française, laissant les toiles d'araignée s'y développer à l'image de son plafond. Elle s'initia ainsi au royalisme et au monarchisme, buvant dans des verres douteux. Mais vivre dans le passé la lassa vite.

Elle songea donc à bâtir un avenir meilleur par le communisme. Elle se coupa les cheveux à ras, troqua sa féminité contre le militantisme, abandonnant tout mysticisme pour ce qu'elle appelait la réalité du monde et de ses injustices. Celle que l'on appelait Jeanne d'Arc dans les milieux royalistes devint « la pasionaria » sur les bancs de la fac. Elle voulait changer la face de la terre, rendre tous les hommes heureux et frères. Et elle le ferait coûte que coûte, malgré la résistance de ces moutons qui ne se savaient même pas exploités par les classes dirigeantes, et qui étaient incapables de voir où était leur bonheur. Ils se croyaient heureux, les malheureux !

Son art s'appauvrit. Elle ne recherchait plus la beauté, mais l'originalité, le « concept ». Il fallait sortir du lot, rompre avec la tradition asservissante, repenser l'art. Elle testait divers matériaux, divers supports, couvrait de vieux cartons avec des couleurs d'origine naturelle (betterave, ketchup...), car, selon elle, l'art doit être pauvre et dépouillé. Elle distribua à ses amis, habitués à ses frasques, ses tubes de peinture à l'huile, renonçant à ce matériau coûteux, sym-

bole de la classe aisée. C'est durant cette période qu'elle devint végétarienne.

Et lorsque de nouveau son désespoir fut total, lorsque le matérialisme dans lequel elle vivait suscita en elle un profond dégoût, elle laissa pousser ses cheveux jusqu'au bas de son dos, plongea à corps perdu dans la sensualité et la volupté comme en un bain de mousse, recherchant avant tout la satisfaction des sens. Elle cultiva l'épicurisme, se grisa de parfums, de saveurs, de mélodies, de couleurs, de textures, mais aussi de mots, d'idées, de discussions à n'en plus finir, peignit, chanta, dansa, s'étourdissant d'art et de plaisir. Son art s'enrichit, mais il restait encore à la surface. Son âme refusait d'y jaillir, de s'y déverser. Elle multiplia les aventures amoureuses, se laissant captiver par le premier regard qu'elle croisait, tantôt impérieux, tantôt rêveur, par telle voix de baryton dont les chaudes nuances la caressaient.

Un jour cependant, elle dut affronter l'évidence : elle était malade. Elle dut peu à peu renoncer aux sorties, adapter son alimentation. Sa vie devenait plus austère chaque jour. Mais à mesure que son corps diminuait, son âme prenait toute sa mesure, se dépouillait, s'allégeait. Elle se réfugia plus que jamais dans l'art, qui lui apportait la fantaisie et la poésie qui manquaient à sa vie de recluse. Ses facultés créatrices prirent leur plein essor en un jaillissement merveilleux. Elle avait retrouvé la foi et l'amour de Dieu et du prochain. Mais bientôt, il ne resta d'elle que ses toiles et son sourire. La veille de ses trente ans, son âme s'était envolée.

Elle se retrouva dépouillée de son corps, découvrant avec étonnement son âme nue, comme un nouveau-né. Elle la vit telle qu'elle était réellement : entachée, égoïste, encore bien

orgueilleuse, et surtout misérable, si misérable. Elle la voyait soudain dans la lumière aveuglante d'une sorte de grand soleil lunaire. Elle aurait voulu s'élancer vers cette lumière, mais comme son âme était pesante ! « Comment ai-je pu avoir le regard suffisamment obscurci pour croire mon âme pure, belle, aimante, fervente, croyante même ? » songea-t-elle.

Elle pensa à ce Christ qu'elle avait aimé sur terre, ce Dieu fait homme auquel elle s'était adressée comme à un ami, un amant même. Des versets du Cantique des Cantiques lui revinrent :

*Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé,
je l'ai appelé, mais il n'a pas répondu ! (Ct 5, 6)*

Et soudain ses yeux croisèrent un regard de ciel bleu, infiniment doux, humble et suppliant, un regard qui était en lui-même un sourire, et qui semblait lui dire : « Aime-moi. » Pour Lui, elle était quelqu'un, toute petite et misérable fût-elle, il l'aimait comme elle était, et elle savait pourquoi : parce qu'elle venait de Lui et avait vocation de retourner à Lui. « Mais tu sais bien que je t'aime ! » lui répondit-elle. L'homme lui tendit les deux mains.

Elle allait se blottir contre lui lorsqu'elle sentit dans sa nuque un souffle chaud, une odeur de musc, et une voix profonde aux modulations infinies lui murmura dans le creux de l'oreille : « Moi aussi, je t'aime. Qu'a-t-il donc de plus que moi, celui-ci ? » L'être lui enlaçait déjà les épaules. Elle se tourna vers lui et découvrit de magnifiques prunelles mordorées dans un visage cuivré, un regard impérieux qui la

voulait toute à lui. Déjà, elle se sentait attirée vers ce prince fier, puissant, guerrier, qui semblait invincible.

Il l'entraînait d'une main douce et ferme, vers un lieu de merveilleuse volupté, aux lumières tamisées, aux musiques envoûtantes, aux parfums ensorcelants, aux fresques grandioses, sous des tentures de soie, de satin, de lamé, serties de pierreries. Les corbeilles débordaient des fruits exotiques que les femmes, toutes plus belles les unes que les autres, déposaient sur les lèvres des hommes aux corps puissants étendus sur les coussins chatoyants, qui eux-mêmes passaient le bras sur les épaules d'autres hommes, plus jeunes. La musique était un hymne à la passion. Ophélie se mit à danser pour son prince, ses pieds nus effleurant les splendides tapis persans. Le voile vapoureux de sa tunique lui caressait les seins, et ses longs cheveux déployés retombaient en cascade sur ses épaules dénudées.

Dans un recoin sombre, le regard d'azur la contemplait, l'air triste, si triste... Qu'il était donc agaçant, à lui troubler son plaisir. Elle détourna ses yeux, chercha les prunelles d'ébène, les retrouva, se laissa comme hypnotiser, et l'ardeur du désir l'emporta vers la yourte du prince. Les yeux bleus l'appelaient. Elle accéléra le pas, pour échapper à ce regard larmoyant et pleurnichard, à cette voix chagrine et timide. Comme tout cela était donc peu viril. Elle suivit son prince si puissant, si sûr de lui, si séduisant.

Lorsqu'elle se retrouva seule avec lui, il se mit à genoux devant elle : « Princesse, je te ferai reine. Je t'offre tous les royaumes du monde. Une femme de ta beauté mérite au moins cela. Je te couvrirai de présents, le luxe sera ta seconde nature. Je mettrai à tes ordres une nuée de serviteurs. Nous nous enivrerons tous les soirs, mangeant et festoyant.

Nous voyagerons à travers les galaxies. Et ton regard d'artiste trouvera dans mon univers mille beautés à saisir, ton art s'enrichira à l'infini. Lui, qu'a-t-il à t'offrir ? Une promesse de bonheur, tout au plus ? Un nuage vaporeux ? Psshiiitt ! Vite effacé, insaisissable ? Pfff... Puéril ! Tu vaux mieux que cela. »

Lorsqu'elle s'agenouilla à ses côtés et voulut poser ses lèvres sur les siennes, un homme s'interposa entre eux. Quoi ? Encore lui ? Oh, ces yeux bleus, elle ne voulait pas les voir. Que venaient-ils donc troubler son bonheur ? Elle détourna son regard. Mais une douce main aux longs doigts fins se posa sur son menton, et doucement, tout doucement, ramena son visage à la lumière. Et le regard doux, si doux, si plein d'amour, s'agrandit, s'agrandit, devint un océan dans lequel elle plongea, emportée en un tourbillon de vie, d'amour. Elle ne savait où elle était, mais elle se savait au cœur de l'amour, au cœur de l'Église, au cœur du temps et de l'éternité. « Jésus, j'ai confiance en toi. Et pourtant, je suis si petite, un grain de sable dans ton océan. Et je t'ai préféré un menteur. »

Le Christ mit sa main sur sa joue. Elle posa sa tête sur les genoux du Maître. Elle se savait indigne de Lui, mais pour rien au monde elle ne se serait éloignée, de peur que le prince de mensonge ne l'entraîne de nouveau. Il ne disait mot. Elle le sentait heureux de sa présence à elle, si petite, si impure, si humaine, et lui si grand, si bon, dont l'amour l'enveloppait chaudement. Et elle se mit à aimer son humanité si semblable à la sienne. Elle se blottit.

Il finit par parler :

« Mon amour, je te l'offre depuis si longtemps, ma colombe. Depuis le sein de ta mère. A-t-on besoin de mériter l'amour ? C'est si simple d'accepter mon amour.

— Ô Mon Dieu, si j'avais su...

— N'y pense plus. Maintenant, tu as l'éternité pour m'aimer. »

SOMMAIRE

La communion des saints

Cela faisait maintenant plusieurs années qu'Émilie tombait malade à la fin du mois de novembre. Une légère toux, qui s'intensifiait puis dégénérait, finissant par lui vider les poumons, et laissant son corps épuisé. Après tout, cette fois, ce n'était peut-être qu'un banal rhume qui s'en irait comme il était venu.

La veille au matin, Émilie pensait : « Tiens, je me sens toute apaisée. Je crois que j'ai pardonné à tante Inès. » Pardonné quoi ? Elle n'aurait su le dire. Elle n'avait jamais vraiment compris pourquoi elle en voulait à cette grand-tante, sa marraine, décédée treize ans plus tôt.

Ce soir-là, Émilie soignait donc son vilain cathare dans son lit. Et voilà que, soudain, elle sentit une présence. Comment le sut-elle ? Elle comprit que tante Inès était là. L'émotion l'envahit. Après tant d'années d'absence, de silence, au cours desquelles Émilie avait cherché à se persuader que sa marraine avait trouvé la paix, sans pour autant parvenir à s'en convaincre, voici donc que celle-ci se manifestait à elle. Avait-elle toujours été là, la rancune d'Émilie l'empêchant d'approcher ?

À partir de ce jour, cette présence ne la quitta plus. Et pour Émilie, c'était un grand réconfort, car son rhume s'était dégradé et allait empirant de jour en jour. Peu à peu, Émilie s'éteignait, devenait comme transparente. Teint livide, regard absent. Le jour de Noël, sa marraine lui dit, par la voix du cœur, ce qu'elle ne voulait pas entendre : « Émilie, tu es malade. » Peu de temps après, le médecin lui dit :

« Émilie, vous êtes malade. » Émilie était malade. Émilie s'essoufflait. Émilie s'en allait. Le souffle, peu à peu, la quittait.

La présence réconfortante de sa marraine lui était indispensable. Mais en même temps, elle sentait que tante Inès était là également pour elle-même, car quelque chose l'empêchait d'accéder à son salut. Sa marraine cherchait à lui dire quelque chose. Mais celle qui n'était plus qu'une âme n'avait plus de voix pour transmettre ce secret de famille qu'elle cherchait à révéler à sa filleule. Il y avait aussi une autre présence, celle de la tante Madeleine, sœur de la tante Inès. Elle avait déjà trouvé la paix, mais elle était aux côtés de la tante Inès pour la soutenir au cours de son séjour dans le monde des âmes errantes.

Depuis Noël, Émilie était restée se reposer chez ses parents. Un jour qu'elle furetait dans le grenier, elle tomba sur une lettre. Une lettre de son grand-père, le frère de tante Inès : « Si seulement j'avais su qu'elle était si malade... » Elle continua à lire... Elle comprit... Cette grand-mère, Denise, dont on lui avait dit qu'elle était morte par accident à la Libération, eh bien, non, elle avait succombé à une crise fatale de tuberculose. Grand-père et tante Inès avaient emporté dans la tombe ce secret qu'ils avaient soigneusement caché à la maman même d'Émilie, la fille de Denise...

Émilie obtint un traitement. Ce jour-là, sa marraine et la tante Madeleine se retirèrent. Dix jours plus tard, le Jeudi saint, Émilie fit tomber par mégarde le cadre qui contenait la photo de sa marraine. Le verre se brisa. Le soir, au cours de la célébration de la Cène, Émilie leva les yeux vers la coupole de l'église, tandis que le prêtre prononçait les paroles de consécration. Alors, ce qu'elle vit, ce ne fut plus

le dôme, mais l'assemblée du Ciel, prosternée. Et au premier plan, sa marraine, vêtue de blanc, agenouillée. Le Christ lui remettait la Couronne des Vierges. Elle venait de faire son entrée dans l'Éternité. Alors elle vit son grand-père, tout heureux, qui demandait : « Alors, qui est-ce qu'on attend, encore ? » Il se retourna vers Émilie, et il lui fit un clin d'œil. Mais elle comprit que ce n'était pas encore elle qu'on attendait.

Les jours suivants, Émilie se sentit un peu perdue, sans la présence de sa marraine. Celle-ci revint, avec la tante Madeleine, le jour où Émilie reçut le Sacrement des Malades, et elles restèrent auprès d'elle toute la journée. Les deux sœurs défuntes se trouvaient à présent sur le même plan. Elles étaient réunies dans la Paix. Le soir de cette belle journée, tante Inès dit à sa filleule, par la voix du cœur : « Désormais, tu n'as plus besoin de moi. Tu dois lutter seule, à présent. Mais je serai toujours là si tu as besoin de moi. Tu m'appelles, et j'accours. » Émilie fut réconfortée de ces derniers mots, mais elle comprit aussi que puisqu'elle avait choisi de rester sur terre, elle devait se détacher de ces âmes défuntes. Elle devait entrer en contact avec les vivants qui l'entouraient, et dont elle s'était abstraite depuis quelques mois, absorbée par son dialogue avec l'au-delà. On lui avait permis ce contact avec les morts de sa famille, afin qu'elle ressente moins ses souffrances terrestres. À présent, elle était tirée d'affaire et devait jouer son rôle sur cette belle terre que Dieu avait confiée à l'homme.

Émilie pensait et repensait à tout cela, un soir, ne pouvant trouver le sommeil. Soudain, elle sentit une chaude présence maternelle qui se penchait vers elle, dans une nuée de tendresse, et la bordait : « Ne pense plus à tout cela, Émilie. Il

faut dormir, maintenant. » « Grand-mère... » comprit Émilie, qui s'endormit enfin.

Émilie apprit peu à peu à aimer cette tendre grand-mère Denise, qu'elle n'avait pas connue. Une nuit de grosse fièvre, Émilie revécut les sentiments par lesquels avait passé sa grand-mère au cours de sa propre maladie. Au matin, épuisée, amaigrie, elle était sereine. Denise lui expliqua, par la voix du cœur : « Tu comprends, maintenant ? Je devais rester, pour mon mari, pour ma petite fille. Je ne pouvais pas aller me soigner dans un sana. Et de toute façon j'aurais eu si peu de chances de guérir. Mais toi, Émilie, qui tombes malade chaque année le jour de ma naissance, toi tu dois guérir. Tu ne dois pas te sacrifier. Tu sais, maintenant. Guéris. » Et Émilie se mit à guérir.

SOMMAIRE

Victor et Marie

Victor et Marie s'étaient connus quand ils étaient étudiants. Ils s'étaient plu, ils s'étaient aimés. Victor n'était pas très sérieux, mais il était jeune. Marie avait confiance, elle saurait l'attacher à elle, le changer, le stabiliser.

Il s'étaient mariés et avaient eu deux enfants. Très vite, des dissensions étaient nées au sein du couple. Victor ne savait pas s'en tenir à un budget. Ne s'était-il pas offert une voiture à une époque où personne n'en avait encore ? Aussi Marie avait-elle de plus en plus de mal à lui faire confiance. Elle était la seule dans le couple à avoir la tête sur les épaules. Il ne la rendait pas heureuse. Il voyait trop ses amis, il passait trop de temps à l'extérieur, la reléguant au second plan. L'argent qu'il dépensait, il aurait pu le mettre au service de leur foyer, leur rendant la vie plus agréable. Elle se fatiguait, jour après jour, à tenir la maison, à élever les enfants. Lui vivait comme un oiseau du ciel, sans penser au lendemain. Il quittait de plus en plus le foyer, elle l'assaillait de reproches au retour. Elle aurait dû épouser un homme pour lequel elle aurait été tout ! Il ne cessait de parler politique. Mais il avait un foyer, deux beaux garçons, c'est à cela qu'il se devait, à présent.

La guerre était venue. Victor n'avait pu supporter de voir son pays rayé de la carte. Il était allé rejoindre l'armée de son pays qui se reconstituait en Angleterre. Marie avait compris, Marie était d'accord, Marie l'avait soutenu. Enfin !

Marie et ses enfants s'étaient réfugiés chez son père. Elle avait donné tout le meilleur d'elle-même pour résister à l'oc-

cupant, repousser les avances des officiers étrangers, gagner de l'argent en fabriquant des savons, exploiter les ressources du domaine, veiller sur ses enfants et assurer leur instruction. Plus d'une fois, il avaient dû fuir, camper dans les bois en se dissimulant de l'ennemi.

Finalement, la guerre avait pris fin. Marie était fatiguée, affaiblie. Les enfants avaient grandi. Victor était revenu. La vie commune avait repris. Mais chacun avait organisé sa vie sans l'autre durant six ans. Ils étaient maintenant presque des étrangers l'un pour l'autre, pleins de ressentiment. On se sépara au bout d'un an. Marie, très catholique, ne voulut pas divorcer. Victor rencontra une autre femme, s'installa chez elle, et mourut dans les années 70. Marie eut de nombreux petits-enfants, et s'éteignit au début des années 90.

Elle repensait à tout cela, assise sur un rocher, dans cette vallée obscure où elle se trouvait depuis... elle ne savait plus... longtemps ? Peu de temps ? C'était comme si le temps n'existait plus. Cette vallée était une sorte de grand désert à n'en plus finir, aux tons gris et bleus. Parfois, elle entendait autour d'elle des gémissements sourds, qui déchiraient son âme. Elle sentait des présences, entrevoyait quelques silhouettes prostrées, çà et là, comme des ombres de la couleur du paysage.

Oh, elle ne souffrait pas vraiment, du moins elle n'en avait pas l'impression. elle éprouvait même une certaine paix. Au fond, c'était plutôt calme, ici. Mais enfin, était-ce vraiment cela, le bonheur éternel dont on lui avait parlé au catéchisme ? Elle ne manquait de rien, puisqu'elle ne désirait rien. Elle n'avait pas faim, ni soif, mais... elle aurait voulu avoir faim et soif !

Elle avait cherché à servir Dieu de son mieux durant sa vie. Elle n'avait jamais connu d'autre homme, continuant à porter son alliance. Elle avait élevé chrétiennement ses enfants, avait rempli ses devoirs religieux. Elle avait bien des péchés à se reprocher, mais elle les regrettait sincèrement. Pourquoi Dieu ne venait-il pas la chercher ?

Parfois, dans un moment de lucidité, il lui semblait entrevoir son mari, qui lui tendait la main. Non, il l'avait abandonnée, elle avait dû lutter seule, travailler dur, jusqu'à un âge avancé. Il n'aurait pas sa main !

Quel ennui, au fond ! Un ennui terrifiant, si on y pensait bien. Sur terre, elle pouvait manger, se distraire, dormir, se promener. Ici, rien n'avait d'intérêt. Après tout, au moins, elle se reposait de sa vie terrestre. Mais elle avait froid, si froid... Froid dans son cœur...

Elle sut alors que l'une de ses petites-filles, Béatrice, était bien malade. Béatrice avait pensé très fort à elle. Marie pensa très fort à sa petite fille. Oh, oui, elle avait aimé ses nombreux petits-enfants, à sa manière, un peu distante, mais sincère. Et de petites-filles, elle n'en avait que deux, une de chacun de ses fils. Elles lui étaient précieuses. Non, mon Dieu, je ne veux pas, Béatrice ne doit pas souffrir. Béatrice, ma petite Béa, m'entends-tu ? Je suis là. Comme elle était loin, jamais elle ne l'entendrait ! « Grand-mère... », lui répondit Béatrice, qui s'endormit paisiblement.

Soudain, elle tourna la tête, comme attirée par une lumière qui se levait au-dessus des lointaines montagnes ; une lumière qu'on devinait très intense, mais qui était comme affadie par la grisaille alentour. Cette lumière éclaira tout de même, peu à peu, tout le paysage. Et elle vit une belle dame au visage noir, cette même Madone qu'elle avait tant priée

et dont elle portait le nom. Et à ses côtés, l'ancien aumônier des étudiants, l'ancien archevêque, l'ancien cardinal, le grand Pape, tout jeune, qui lui souriait. Et Marie vit alors que presque tous, autour d'elle, avaient tourné le regard vers la lumière. Certains s'étaient mis en marche vers elle, s'écriant : « Le peuple qui habitait le pays de l'ombre et de la mort a vu se lever une grande lumière ! » Et le paysage prit soudain une autre couleur, joyeuse et lumineuse.

Marie eut alors l'idée de parler à l'une des silhouettes... qui lui répondit ! Que tout était donc simple ! Comment, elle avait passé tant de temps auprès de son ancienne voisine de pallier sans la reconnaître ! Elle parla ainsi à beaucoup de monde, et apprit à les aimer. Peu à peu, elle se libérait de son orgueil et de son égoïsme. Victor était là, il la regardait toujours, souriant.

Alors, Marie se rassit et détourna la tête. Elle comprenait enfin. Comme elle avait été dure, méprisante, égoïste, orgueilleuse avec son mari ! Oui, elle était fière, d'une volonté irréductible. Mais si elle avait aimé Victor, n'était-ce pas pour sa souplesse de caractère, son insouciance, son intelligence, son souci des autres, de ses amis, de son pays ? Elle avait tout voulu pour elle, et n'avait rien donné. En réclamant sa présence au foyer, elle l'en avait éloigné. Elle ne valait donc rien. Elle aurait voulu devenir poussière comme le sol de cette vallée. Que le diable l'emporte donc ! Jamais elle ne serait digne de cette lumière si belle.

Et voilà que les larmes finirent enfin par jaillir. Elles sortaient. Que c'était donc rafraîchissant, de pleurer ! Elle pleurait par les yeux de Béatrice, qui caressait l'alliance de sa grand-mère qu'on lui avait remise à sa mort. L'orgueil de Marie fondait. Elle devenait jeune, si jeune. Son chignon se

détacha, et ses longs cheveux redevenus blonds flottaient sur ses épaules. Victor se tenait devant elle. Elle lui tendit timidement la main. « Il fallait que ce soit moi qui vienne te chercher. Je ne voulais pas entrer sans toi. Je t'ai attendue. », lui dit-il. Elle lui adressa un éclatant sourire, celui de sa jeunesse, et ils se mirent à gambader, comme les deux jeuneaux qu'ils étaient redevenus par leur pardon mutuel. Ils se retournèrent, le temps de bénir leur descendance jusque dans les siècles futurs.

Ils entrèrent dans le grand vestibule. On revêtit Marie de blanc, on orna ses cheveux d'une couronne de fleurs. Elle se sentit qu'il approchait. Elle s'agenouilla, imprégnée de respect pour ce Dieu qu'elle avait toujours adoré. Autour d'eux, le Ciel était agenouillé, en un profond silence. Les chœurs des anges s'étaient tus. La suite est entre le Christ et elle.

SOMMAIRE

Le songe d'Alexandre

Une nuit, Alexandre fit un rêve. Il était accompagné d'un ange. L'ange le mena dans une vallée, une sorte de grand désert rocheux à n'en plus finir, aux tons gris et bleus. Des silhouettes sombres et prostrées y étaient assises, isolées. Parfois, elles n'étaient pas loin d'une autre âme, elles sentaient plus ou moins sa présence, mais ne la voyaient pas et ne pensaient pas à entrer en contact avec elle. Elles étaient trop repliées sur elles-mêmes. Elles n'étaient pas malheureuses, non, mais elles souffraient. Elles croyaient avoir trouvé une sorte de paix, mais au fond d'elles-mêmes elles gémissaient, car elles se disaient que cela ne pouvait pas être la béatitude éternelle. Elles ne pensaient pas à regarder autour d'elles, et de toute façon elles ne savaient où regarder.

Ces âmes étaient au royaume de l'ennui dans ce qu'il peut avoir de terrifiant : rien ne semblait pour elles avoir d'intérêt. Elles se savaient sauvées, mais retardaient le moment de leur délivrance par leur égoïsme et leur orgueil. Se sachant rachetées à grand prix par la mort du Christ, elles étaient moins pressées et faisaient peu d'efforts pour s'en sortir, car leur situation n'excluait pas une certaine paix, et elles n'avaient pas vraiment conscience de souffrir. C'était comme un lieu de tiédeur spirituelle.

Alexandre aurait voulu dire à ces âmes : « Acceptez d'entrer en communication les uns avec les autres, et alors... ce serait tout simplement le Paradis. Les couleurs changeraient et l'amour circulerait. Toute cette grisaille bleutée que vous voyez, c'est votre propre perception de l'endroit

où vous vous trouvez. Vous n'êtes pas seuls, vous êtes très nombreux. Regardez-vous, écoutez-vous, parlez-vous ! Ce paysage pourrait avoir une autre couleur si vous le désiriez. », mais les âmes ne l'entendaient pas. Les âmes ne pouvaient l'entendre.

L'ange ouvrit alors une petite porte dérobée, qu'Alexandre n'avait pas encore remarquée, et dont les âmes semblaient ignorer la présence. Ils entrèrent dans une sorte d'antichambre circulaire. C'était un grand vestibule en forme de tour, avec plusieurs étages d'ouvertures vers l'extérieur. Des anges y montaient et descendaient, et Alexandre se souvint de l'Échelle de Jacob. L'ange lui dit : « C'est là que pénètrent en premier lieu les morts quand ils entrent dans la paix. S'ensuit une rencontre intime avec le Christ devant la Cour céleste prosternée. »

Ils sortirent de ce vestibule par une nouvelle porte, et pénétrèrent dans une grande bibliothèque circulaire. Les murs y étaient garnis de rayonnages de livres. Les âmes, en longues robes noires, grises, blanches ou rouges selon leur rang – il ne savait trop de quel rang il s'agissait – y étudiaient à des tables, ou debout devant les rayons, et ne semblaient pas trouver ce qu'elles cherchaient. Alexandre leva alors les yeux et s'aperçut que cette bibliothèque était une tour immense dont les rayonnages s'élevaient jusqu'au ciel. Il pensa à la tour de Babel. Jamais on ne pourrait en lire tous les livres ! Il faudrait une Éternité ! Ces âmes voulaient trouver la vérité par elles-mêmes, et n'y parvenaient pas.

« Les âmes y font des séjours plus ou moins longs », lui dit son ange. Alexandre demanda si les âmes sauvées y séjournaient aussi, afin de s'instruire. Était-ce un lieu où l'on pouvait se trouver en tant qu'âme défunte qui cherche vaine-

ment à trouver la Vérité par soi-même, mais également en tant que sauvé, pour se former ? L'ange ne lui répondit pas.

Ils sortirent de la bibliothèque, contournèrent le vestibule, et se retrouvèrent sur une route, désertique et rocailleuse, ardue. Des âmes, isolées ou en groupes, y cheminaient. Plus ces âmes approchaient du vestibule, plus elles étaient seules. Mais à mesure qu'Alexandre et son ange s'éloignaient de l'antichambre, qui se trouvait dans leur dos, et cheminaient en sens inverse de ces âmes, ils croisèrent de plus en plus de monde. Mais ces âmes semblaient ne pas les voir. Certains semblaient découragés, d'autres égarés, d'autres encore marchaient d'un bon pas, fiers et sûrs d'eux, d'autres enfin cheminaient tranquillement, confiants. Parfois, un chemin de traverse croisait la route, et Alexandre y devinait la présence d'âmes égarées. À certains carrefours, ils croisaient une âme qui cherchait quelle direction prendre. Alexandre voyait bien que la voie qui conduisait à l'antichambre était plus large que les autres, mais cette âme, elle, voyait tous les chemins de la même taille et ne savait lequel choisir. Elle hésitait. Alexandre aurait voulu leur indiquer le chemin, mais ne le pouvait pas. Certaines âmes en attendaient d'autres, d'autres faisaient des rencontres et serraient des mains.

Alexandre et son ange continuèrent à cheminer, et Alexandre comprit que cette route menait, dans le sens qu'ils empruntaient, à la terre des vivants. Ils traversèrent un bois très sombre, passèrent sous une longue voûte d'arbres, et aboutirent à une jolie allée de promenades avec beaucoup de monde qui circulait dans les deux sens, des enfants endimanchés, couverts de rubans, des hommes en habit, des femmes en longues robes blanches, avec des ombrelles à la

main. On eût dit une peinture impressionniste du XIX^e. Des chants, des conversations joyeuses et des rires d'enfants fusaient de toutes parts.

L'ange dit à Alexandre :

« Il y a encore beaucoup d'autres lieux, que tu ne vois pas. »

« Peut-être que les petits chemins de traverse relient ces lieux les uns aux autres ? » pensa Alexandre.

Il se réveilla.

SOMMAIRE

La mort du poète

« L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière. »

L'âme du poète errait, ne trouvant le repos. Longtemps, il avait cheminé sur cette route, le pas lourd. Il revoyait sa vie terrestre. Il se souvenait de l'ardeur de ses seize ans, et son pas se faisait plus lourd. Il se souvenait lorsque, léger, il s'en allait « les poings dans ses poches crevées ». Oh, là, là ! Que d'espoirs pour l'avenir, que de désirs il avait alors ! Il aimait à répéter, dans l'ardeur de sa jeunesse qui voulait conquérir l'univers :

« Le monde est très grand et plein de contrées magnifiques que l'existence de mille hommes ne suffirait pas à visiter. »

Puis, s'étant heurté à un monde épuisé, désabusé, il avait passé les autres saisons de sa vie en enfer. Il était devenu une sorte d'aventurier sans foi ni loi. Ayant tout dit trop tôt, tout vécu trop tôt, tout obtenu trop tôt, tout compris trop tôt, alors que son corps était encore celui d'un enfant, il avait fui ! Il avait tout fui ! Pour vivre une vie de misérable. Il avait fait le deuil de sa lucidité de visionnaire. Il s'était éteint à l'hôpital de La Conception, à Marseille, à l'âge de 37 ans. Il se souvenait de ses douleurs physiques d'alors.

« Ah ! les poumons brûlent, les tempes grondent ! la nuit roule dans mes yeux, par ce soleil. Le cœur... les membres... »

Son âme avait alors quitté son corps qui, lui, avait fini de souffrir. Que valait-il mieux ? Ces douleurs, ou la souffrance morale dans laquelle il se trouvait à présent ? Il s'était retrouvé sur cette route, à un carrefour, ne sachant trop quelle direction prendre. Il s'était dit à lui-même :

« Tu ne sais où tu vas, ni pourquoi tu vas. »

Un vers qu'il avait écrit sur terre lui revint en mémoire : « J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal ». Il s'était mis à marcher, suivant cette drôle de petite étoile qui, il le savait maintenant, ne l'avait jamais quitté. À mesure qu'il marchait, sa vie avait défilé. Il pensait :

« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. – Et je l'ai trouvée amère. – Et je l'ai injuriée. Je me suis armé contre la justice. Je me suis enfui. Ô sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié ! Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la bête féroce. J'ai appelé les bourreaux pour, en périssant, mordre la crosse de leurs fusils. J'ai appelé les fléaux, pour m'étouffer avec le sable, le sang. Le malheur a été mon dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie. Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot. Or, tout dernièrement m'étant trouvé sur le point de faire le dernier couac ! j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrais peut-être appétit. La charité est cette clef. »

La charité... envers qui ? Il était seul, sur cette route... Seul ? Mais quelles étaient ces formes mouvantes ? Il

essayait de leur parler, mais n'y parvenait pas. Découragé, il s'assit sur le bord de la route. Voilà où il en était.

« Je suis assis, lépreux, sur les pots cassés et les orties, au pied d'un mur rougi par le soleil. »

Où étaient donc « ces bons soirs de septembre où [il] sentait des gouttes de rosée sur son front comme un vin de vigueur » ? Il avait mal aux pieds, il voulut ôter ses souliers. Mais il n'avait pas de souliers. Il n'avait plus de corps. Il se souvint de la foi de son enfance, dont il avait gardé toujours le souvenir et les élans, suivis hélas de retombées. Il se lamenta :

« Pourquoi le Christ ne m'aide-t-il pas, en donnant à mon âme noblesse et liberté... [...] J'attends Dieu avec gourmandise... [...] De profundis, Domine, suis-je bête ! »

Sur terre, un jeune garçon lisait dans son lit de la poésie. Il lisait "Ma Bohème". Il pleura. Le poète, ne pouvant plus pleurer, gémissait :

« Ah ! l'enfance, l'herbe, la pluie, le lac sur les pierres, le clair de lune quand le clocher sonnait douze... »

La cloche sonna douze. L'enfant lisait toujours. Que c'est beau, mon Dieu ! Il pleura. On lui avait raconté la vie du poète le matin à l'école. Il pleura. Quel gâchis, que cette vie ! Il pleura. De gros sanglots, irrésistibles. Comme un violent orage. Il pleuvait dans son cœur comme il pleurait sur la ville. L'eau coulait dans la gouttière.

Le poète était toujours assis, « un pied contre son cœur ». Il pleurait. Il pleurait en l'enfant. Lui qui n'avait plus de souliers à ôter pour soulager ses pieds, plus de pieds à soulager, plus de larmes pour pleurer, il pleurait en l'enfant. Il pleurait par l'enfant. Son âme en lambeaux dégoulinait par les yeux de l'enfant, tandis que la pluie baignait les car-

reaux d'un chagrin bienfaisant. La pluie lavait son cœur et purifiait le ciel. L'orage peu à peu s'apaisa au fond de lui. La joie timide encore perça en un arc-en-ciel, nectar au goût de miel qui envahit son cœur. Il osa penser :

« Vais-je être enlevé comme un enfant, pour jouer au paradis dans l'oubli de tout le malheur ! »

Le livre échappa alors des mains de l'enfant, qui s'endormit, paisible. Le Ciel s'ouvrit. Les anges apparurent, unissant leurs voix en un chœur merveilleux qui transportait l'âme. Jamais aucune voix humaine, fût-ce celle d'un jeune garçon, n'aurait pu égaler cette pureté de timbre. Tout chant humain, jusqu'au plus épuré, semblait dissonant à côté de cela. Une paix immense envahit le cœur du poète. Et dans cette paix, il sentit une présence. Une chaude et enveloppante présence. Et c'était plus qu'une présence, il se sentit comme immergé dans cet Être, car c'était bien un Être, distinct de lui. Le poète entra dans la lumière.

Fin

SOMMAIRE